

L'identité au temps de l'interculturalité dans Il était une fois peut être pas de Akli TADJER

(تجليات التنوع اللغوي في الجزائر)

Identity at the time of interculturality in
Once upon a time maybe not by Akli TADJER

Douifi Madina*

Date de soumission : 18/04/ 2021/ Date d'acceptation : 28/04/ 2021

Résumé : A l'ère d'un télescope culturelle par excellence Akli Tadjer : cet écrivain métis traite l'interculturalité comme une solution incontournable aux situations d'impasse que connaissent les générations métisses qui s'affrontent à des identités meurtrières, il propose et préconise le dialogue, l'échange, et la réconciliation avec l'histoire et avec l'Autre pour une identité-monde.

Mot clés : Interculturel, Echange, Culture, Dialogue, Réconciliation.

Abstract : In the era of cultural telescoping par excellence Akli Tadjer: this Métis writer treats interculturality as an unavoidable solution to the situations of impasse experienced by the Métis generations

who face each other with murderous identities, he proposes and advocates dialogue, exchange, and reconciliation with history and with the Other for a world-identity.

Keywords : Intercultural, Exchange, Culture, Dialogue, Reconciliation.

1. Introduction :

Aujourd'hui très en vogue, la pensée métisse incarne le fait de mixer, combiner des pensées, des legs, des traditions et des modes de vie, des influences et des confluences issus des variétés ethniques et culturels les plus éloignées, elle résout la question identitaire qui a souffert pour longtemps d'une crise de définition et de racisme, ce dernier se nourrit par des idées qui renforcent d'avantage des conflits et des querelles historiques et qui se fondent sur des rapports de force, une volonté d'asservissement vs une riposte d'altérité, d'acculturation et d'assimilation. Et c'est justement pour ces raisons que les préjugés raciaux et les stéréotypes -qui se distinguent par le costume et la moralité- ont contrecarré,

* Université yahia fares Médéa, Algérie, madinad81@gmail.com, Douifi Madina (auteur correspondant)

oh combien longtemps, l'acceptation de l'Autre, le respect de la diversité, voire même le processus du brassage, du métissage, somme toute de l'interculturalité. Cette dernière relève de tout domaine qui investit dans l'échange, l'ouverture et le dialogue avec l'Autre, lieu de rencontre de valeurs différents et de modes de vies disparates. C'est pour ces raisons que nous nous interrogeons sur la manière dont le métissage raciale et confessionnelle, ancré dans l'histoire commune de l'Algérie et de la France, dégénère l'interculturel, façonne la conscience collective et forge l'identité multiple et mouvante, et cela à travers l'analyse du roman de Akli TADJER, intitulé : *Il était une fois peut être pas*. (Tadjer,2010).

-Nous postulons pour l'idée que Tadjer extériorise et refoule son métissage culturel dans les personnages de son roman notamment celui de Mohamed et de Myriam.

-Nous supposons que la mise en fiction de l'histoire participe à l'apaisement des tensions qui régissent les générations métisses.

-Nous prévisions que la reconnaissance de l'histoire hostile contribue à la réconciliation avec la Moi, l'Autre, la terre natale et d'accueil et participe à promouvoir la diversité culturelle.

En effet, la quête identitaire qui s'établit sur la trajectoire et le parcours de l'interculturel, tisse le nœud de la fiction. Si le passé est ressuscitée et l'histoire est ramifiée, c'est justement pour exhiber les fondements de l'identité dans la société moderne qui ne peut être conçue loin de la multi-appartenance, de l'interculturel comme le confirme Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières* :

"la conception que je dénonce, celle qui réduit l'identité à une seule appartenance, installe les hommes dans une attitude partial, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaires, et les transforme bien souvent en tueurs. (Maalouf, 1998, p.39)

2. Akli Tadjer, un écrivain métis des personnages hybrides :

L'on note que Akli Tadjer est un écrivain français de naissance, échantillon d'une génération issue de l'immigration, qui tient à ses origines algériennes et valorise son éducation, sa formation et sa citoyenneté française. L'écriture est une aubaine pour lui pour mettre en exergue son enracinement et défendre et promouvoir une identité qui se situe au croisement des races et des cultures, un processus interculturel qui trace le chemin de l'être entre la culture et le mode de vie du pays d'origine et d'accueil.

C'est en tant qu'originaire d'une culture et d'une ethnie arabo-berbère, et étant née, grandi et formé dans une culture française au milieu des descendants des ex-colonisateurs des siens, qu'il propose une réflexion sur son vécu, sa formation, sa culture et ses origines, bref sur l'identité hybride et volatile qui le définit.

Entre réalité et fiction, entre le Nord et le Sud, entre l'Occident et l'Orient et entre mémoire et détérioration, Tadjer est un prototype qui incarne l'interculturel aussi bien dans son être, que dans ses écrits, l'auteur fusionne avec ses personnages au point que la fiction se confond avec la réalité. Ainsi, par sa nature et son orientation de métis, Tadjer penche vers la fusion de ses personnages, du factuel et de fictif, de la culture d'origine et celle d'adoption, il en résulte un texte multicolore.

Tadjer qui passionne dans un entre deux culturels, spatiales et raciales, s'enrichit de ses deux mondes différents. L'intégration des deux mondes a forgé sa personnalité, son écriture et son identité. *Il était une fois peut être pas* est un roman d'une quête identitaire revendicatrice du brassage et de l'interculturel, son brassage culturel est confirmé dans les propos de son protagoniste. Le sang-mêlé de toute une généalogie ne pouvait que légitimer le droit à la diversité, à la différence et à la démarcation, fruit des amours inconditionnées.

Par ailleurs l'héritage illégale et illégitime d'un métissage dans les deux sociétés ne fait qu'obstiner le protagoniste Mohamed d'aller jusqu'au bout dans ses *mille et une nuit* pour mener à terme ses légendes et sa version du brassage proscrit par le politique et le social, c'est ce n'est pas pour sa fille, c'est pour ses peluches et les lecteurs. Car être averti de ses origines métisses était déjà embarrassant et tumultueux pour ces communautés et leur devenir et avenir dans l'une comme dans l'autre des sociétés qui les accueillent.

Les personnages de Tadjer endossent l'entrecroisement des races et l'enchevêtrement de l'être exilé, leur parcours traverse les frontières géographiques et raciales pour méditer sur la diversité culturelle qui caractérise l'auditoire dans les deux rives.

En dépit de détournement de dos des deux sociétés à la question du métissage qui réunit les deux peuples, Mohamed invente la généalogie de Myriam sa fille adoptée- tout en prenant conscience avec euphorie équivoque- qu'il porte en lui une part de chacun de ses aïeux et ses aïeules et qu'il se permet de se réclamer de tous. Par ailleurs, le fait qu'il soit l'aboutissement de pâtes si différentes l'inquiéter de manière telle qu'il se demande, si par malheur, cette pâte métisse reste reniée pour ses descendants et des générations futures.

Tadjer conduit à ses personnages sa dualité culturelle et identitaire au point d'ouvrir une brèche de méditation dans l'histoire des origines de Myriam, en laissant la porte ouverte pour la persuasion, l'endossement, ou l'acceptation ou le rejet de ses origines. Le tableau dressé par l'auteur de toute une généalogie qui porte dans sa chair un inter racial génétique et culturel, n'est pas fortuit dans la mesure où la finalité des légendes racontées par Mohamed se résume dans le rappel pour la mémoire de sa fille, de soi et des hommes de sa communauté de ses origines.

Etre métis dans le sang et dans la pensée, n'est ni consommé ni digéré tout au long des deux siècles de générations cependant, il s'apprête à s'affirmer et à se déterminer dans

les actes, les valeurs de Mohamed et dans l'éducation qu'il donne à sa fille qui lui réclame un jour : " Tu m'as appris que la beauté venait de l'addition des antagonismes. Il n'y a pas plus différent que Gaston et moi. Tu devrais être content. Il ne suffit pas d'avoir des belles idées. Il faut les assumer."(Tadjer, 2010, p.31)

Adhérent à la vision de son auteur, Mohamed, tout comme le narrateur, valorise dans le récit, le mérite, le triomphe et l'aubaine de ce sang-mêlé. C'est ce qui incarne le fait d'être sommé de se déterminer et de se définir. Dans ce sens François Laplantine et Alexis Nouss confirment que :

" Le Métissage, n'est pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais la confrontation, le dialogue. Chaque métissage est unique, particulier et trace son propre devenir."(Laplantine et Nous, 1997, p.10)

Dans ce récit qui fusionne l'imaginaire et la réalité, nous soulignons un témoignage sur des générations déchirées entre deux races, préjugés et modernité, culte et fanatisme, Tadjer dépeint un tableau de ces générations métisses avec toutes les violences qu'elles endurent et tous les sacrifices qu'elles font pour s'affirmer et se proclamer légitimes.

L'ascendance dont traite Tadjer plaide pour une identité à conquérir, il inscrit son récit à une échelle de métissage raciale et culturelle qui bat les contraintes historiques et les frontières géographiques, il crée alors une œuvre fictionnelle qui expose en grande partie l'amertume qu'ont dû subir des générations métisses durant leur existence et l'héritage qu'elles ont dû laisser. C'est ainsi que le roman, le conte, le récit de vie et le récit autofictionnel s'enchevêtrent dans la voix de Mohamed qui s'affirme en conteur et en biographe. De par son statut de père métis d'une fille adoptée qui est coupée de ses racines, il raconte tout en imaginant l'histoire des siens.

L'exil géographique et moral marque fortement le style et les idées de Tadjer, la généalogie de Myriam telle que la conçoit

l'auteur évolue dans un cadre spatio-temporel ouvert à l'histoire et à la dualité identitaire. Les personnages errent dans un univers interracial et interculturel qui échappe à toute sorte d'enfermement d'ordre ratio-culturel et cela en dépit de toutes les proscriptions exercées.

Le brassage est également présent dans les genres qu'il pratique et amalgame, la transgression générique se trouve donc confirmée par la combinaison des mémoires, de récit de vie, des contes et légendes et du roman dans une seule et même œuvre. Tadjer s'engage à penser l'altérité dans une posture de métissage et d'interculturel. En profitant de son statut de métis, il puise dans la mémoire des siens avec une instance narrative et une manœuvre fictionnelle pour élaborer son œuvre pour des fins progressistes et modernistes. Son mode d'écriture percé par le métissage racial, l'éclatement générique et l'interculturalité décèle une quête de l'identité à l'ère de l'universalité.

L'interculturalité suppose un point de rencontre, un entrecroisement et une confluence dans la ressemblance et la différence qui s'introduisent sur l'hybridité et le métissage, elle émerge des principes de l'échange, du dialogue, de communion et de l'interaction. L'enracinement ethnique se conjugue à l'appartenance linguistique et culturelle, c'est justement cette reconnaissance de différences et de divergences dynamiques dans un contexte d'hybridité qui écarte toute identité close et cloisonnée, et qui contribue à promouvoir la diversité culturelle et l'interculturalité.

Les personnages de Tadjer entre en résonance, forme une descendance, une continuité et aboutissent à une forme qui construit tout le récit, ce qui dévoile la singularité, le Moi de l'auteur. C'est la fiction qui participe à l'élaboration de son moi interculturel, un moi plus épanoui et issu d'une autre aire culturelle. Pour ce rejoindre à cette pléiade des "romanciers qui ont appris à composer avec toutes ces voix de l'intérieur, discordantes, foisonnantes, paralysantes,

entraînantes, qui se moquent des langues et des frontières, [et qui] ont évidemment leur mot-poétique à dire " (Le Bris et Rouaud, 2010, p.9)

On assiste tout au long du roman à une consommation progressive de l'altérité, l'on souligne que le roman pose la question identitaire qui s'accompagne par un métissage ethnique fondé sur un dilemme, l'écriture devient pour Tadjer une nécessité, un besoin et une stratégie pour sortir du silence, du conflit, pour s'affirmer et exhiber cet attachement aux origines et cette dévotion, cette fidélité à la culture d'accueil et de formation. Il a tenu, avec ingéniosité, à faire vivre fermement son identité multicolore.

L'écriture chez Tadjer devient alors, une jonction d'échanges, de connaissances et surtout de reconnaissance. C'est un cheminement pénible donnant accès au partage, à la compréhension, avec une diversité culturelle qui se conte et se chante et qui traverse la méditerranée pour un même lieu de rencontre qui est l'interculturalité.

3. la reconnaissance de l'histoire et sa portée sur l'interculturel :

Le récit de TADJER aborde la thématique du métissage des français, des turcs, des berbères et des arabes et qui s'étale sur des générations : tous les ascendants de Myriam sont des métis, fruit d'une union interdite et illégale ; l'auteur laisse parler une hybridité et un brassage proscriptions par l'idéologie et les coutumes, mais ils ont été transmis, et endurés à travers sept générations et quasiment deux siècles. Tout en valorisant le brassage des races, le narrateur essaie de faire assoir sur le même pied d'égalité les races françaises, turques, arabes, berbères afin de bannir l'idée de la race de souche. L'auteur développe une imagination voire une réflexion historique et ethnique différente qui tient compte de la diversité et du métissage. Il expose la théorie de la coexistence, de l'hybridité des cultures et des ethnies, somme toute de l'impossibilité d'une race de souche. Dans cette optique Michel Le Bris et Jean Rouaud estiment que :

"Chaque être est un composé de vies et de rencontres multiples, un fourmillement avec ses tensions, ses aspirations contraires, une mémoire mouvante et sélective, un shaker ambulante qui tente d'amalgamer toutes ces influences pour en tirer les saveurs propres à son existence. Chaque être est une mille-feuille, autrement dit un livre composite, qui ne peut se réduire à cette fiction identitaire nationale. « Je est un autre » lançait il y a longtemps un poète fameux. A quoi l'on pourrait ajouter « chacun est une multitude ». Et cela est encore plus vrai aujourd'hui, en une époque de fantastiques télescopes culturels, tandis que naît un monde nouveau, où chacun, au carrefour des identités multiples, se trouve mis en demeure d'inventer pour lui une " identité - monde"(Le Bris et Rouaud, 2010, pp8-9)

Dès le titre, introspection et imagination se conjuguent pour nous conter, à la manière des *mille et une nuits*, l'histoire des origines qui pourrait changer le cours de l'Histoire et la trajectoire des relations socio-politiques entre les deux rives de la méditerranée. Même si l'auteur tient à sa langue et sa culture d'accueil françaises, il fait monter, néanmoins, une sensibilité marquée à l'égard de ses origines arabo-berbères et sa terre natale et ceci est traduit par l'évocation et la transmission d'une descendance et de son itinéraire encore vif dans l'imaginaire du narrateur. Son but étant d'œuvrer et d'affiner le terrain en lui réintroduisant sa matrice natale et atavique au discours historico-idéologique.

La fusion des ethnies était, naguère, mise en suspens par les frontières géographiques et les contraintes culturelles et linguistiques, la xénophobie (cette attitude du rejet qu'on pratique à l'égard du métis) persiste, aujourd'hui plus qu'hier, devant tous les efforts consentis, au niveau politique, artistique et culturel, pour promouvoir le métissage raciale et la diversité culturelle.

Le retour à la terre natale est mis en valeur tout au long des légendes racontées par Mohamed et qui se déroule en grande partie

dans les entrailles de l'Algérie colonisée. On peut lire à travers l'intrigue que l'égalité et la fraternité ne peuvent se concevoir qu'à travers la compromise de la diversité culturelle et la reconnaissance du brassage et du métissage raciales, "car on ne peut à la fois, se fondre dans la jouissance de l'autre, s'identifier à lui, et se maintenir différent" pour reprendre Claude Lévis Strauss. (Lévis Strauss, 1971)

Le récit assume pleinement l'adoption, le rapprochement et la reconnaissance d'un brassage et d'une communauté qui se proclame franco-algérienne et qui s'identifie à ses ascendants algériens au même temps qu'elle s'affirme française de naissance, d'éducation et de formation. Et c'est justement le lieu de prédilection de l'interculturel qui reflète cet état des choses d'établir un lien solide entre les écarts et les différences devant la persistance de différent, de discordes, et de divergences.

Tadger pose et expose une condition humaine qui pourrait être le fragment biographique de quiconque, il a l'intention de malmener le lecteur pour que l'univers romanesque s'éveille en la personne du lecteur, il transcende les conditions historiques, ethniques et sociales du métissage qui a marqué deux peuples de la rive méditerranéenne réunis par deux siècles de l'histoire commune et séparés par la guerre, ses séquelles, les frontières géographiques et identitaires ; il tente par cela d'abolir les murailles de la langue, de la race et de l'idéologie.

La littérature se démarquant par l'empreinte de l'imaginaire, nous invite à une autre forme de la connaissance que celle rationnelle. En chacun de nous il y'a une dimension poétique qui fonde notre existence, nous donne sens et nous ouvre à l'Autre et à l'humanité et c'est ce cordant hibernant que Tadger cherche à réveiller chez le lecteur car, "par le poème, la fiction, la création artistique, autrement dit par le pouvoir de l'imaginaire, qui nous permet de connaître l'Autre, non pas en « l'expliquant », ou en « l'analysant », ce qui le ferait aussitôt disparaître, mais en

liant connaissance avec lui. "(Le Bris et Rouaud, 2010, p.17)

Dans sa narration rétrospective, il pratique un constant aller-retour entre le présent, le passé, et l'ici-maintenant afin de révéler de quoi est vraiment constitué notre présent : de discontinuités, d'inégalités, de minorités et d'identités multiples, fragmentées et hybrides, il claque à nos oreilles comme une provocation voire une menace l'identité nationale qui demeure claustrée et sourde à toute tentative d'ouverture et de dialogue, et du coup, il nous invite à une redéfinition plutôt un changement radical des formes de relations dans le monde et à éradiquer, pour toujours, cette opposition binaire entre eux (les Autres) et Nous et cela pour promouvoir l'interculturel et l'identité-monde.

L'on souligne que le concept de l'identité a été toujours construit sur celui de l'altérité, la définition de l'Autre est assujettie à celle du Même (Nous), c'est pourquoi les identités sont nécessairement hybrides donc forcément en mouvement perpétuel. Comme le confirment Michel Le Bris et Jean Rouaud :

" il faut voir le monde à travers le prisme du mouvement dans toutes ses dimensions et comprendre alors que les identités sont multiples et constamment redéfinis dans la pratique, par les individus comme par les groupes (eux-mêmes volatiles)"(Le Bris et Rouaud, 2010, p.18)

Devant la montée des différents discours nationalistes, identitaires et souvent racistes en France, la stratégie fictionnelle de l'auteur transparait à travers l'investissement dans le métissage ethnique et culturel qui a réuni les deux peuples, Le roman revisite cette Algérie coloniale et postcoloniale à travers la description de l'évolution d'une généalogie métissée et hybride qui n'est reconnue ni dans l'une ni dans l'autre des sociétés, et cela émane de l'hétérogénéité qui fonde à la fois la société française qu'algérienne.

Le parcours de Mohamed dans le roman dépeint la quête démesurée d'un passé

commun entre les deux pays, un désir invincible d'exposer l'interculturel comme un impératif et un déterminisme des jeunes générations d'où la ranimation du passé chez l'auteur. Cette suscitation de l'historique du métissage n'est qu'un alibi pour en reconnaître et se défaire de ses fardeaux et ses séquelles. Le métissage ethnoculturel à travers *Il était une fois peut être pas* est perçu comme une plateforme qui ouvre la réflexion sur l'identité : objet d'une quête prodigieuse et fabuleuse des origines lointaines.

Pour faire face à ces "identités meurtrières" pour reprendre Amin Maalouf, Tadjer alimente sa narration et tisse son intrigue dans le récit des légendes qui véhiculent des aventures d'amour proscrites et prohibées à l'image de ce mythe religieux vivifié dans les personnages de Simon et Adam, mythe qui est à l'origine du premier homicide entre les deux fils d'Adam et Eve ; Tadjer ranime cet amour proscrit et ce premier homicide de l'humanité par son intégration dans le conte de Simon et Adam

Tadjer tient, dans son récit, à mettre en évidence cet orchestre et cette concordance qui ont régné, jadis, dans l'Algérie plurielle, Marion petite fille d'Hussein Dey et de Awa et amante d'Aziz a assisté à cette diversité culturelle et religieuse qui a marqué l'Algérie à une époque de son histoire :

" Durant le voyage Aziz prit le soin de lui vanter le charme austère de Constantine [...] elle se fichait de savoir que Constantine se modernisait à la vitesse d'un cheval au triple galop depuis que les Roumis nidifiaient par familles entières. Elle se fichait de savoir qu'à Constantine juifs, arabes et autres basanés de races indéterminées vivaient dans une splendide harmonie. Elle se fichait de tout ça, Marion. Elle était avec l'homme qui avait fait chavirer son cœur et c'est tout ce qui lui importait". (Tadjer, 2010, p.93)

L'exploitation des faits historiques dans la diégèse pour les besoins de la fiction saute aux yeux : l'affaire de l'éventail entre le Dey Hussein et le consul de France est mise en

fiction par l'image d'Awa la frivole et l'amante du Dey qui est faiseuse d'éventail :

"S'indigna Hussein Dey. Awa essaya de tempérer sa colère. En vain. C'est à ce moment précis que la grande histoire et la petite histoire se sont télescopées. Hussein Dey bondit de son divan, prit des mains d'Awa son éventail et soufflera trois fois le consul. Cet affront fut rapporté en France et Charles X rappelle son consul."(Akli Tdjer, 2010, p.34)

Le métier d'Awa était la cause de son aventure avec le Dey et c'est Bakri le monopoliste du blé qui était l'intermédiaire entre le Dey et son amante "c'était Bakri le plus grand négociant en blé en Algérie"(Tadger, 2010, p.26)

Ainsi que la mise en fiction de l'affaire de dette du blé que l'Algérie devait à la France :

" il pressait le Dey son ami dans l'affaire de la dette (une somme colossale) car c'était son blé que l'on avait vendu aux Français."(Tadger, 2010, p.33)

L'on ajoute également que l'auteur investit dans l'historique du racisme entre musulmans et juifs en Algérie en rapportant des évènements authentiques :

" Ce sont les Roumis qui font la loi ici, désormais. Ce sont eux qui ont décrété qui méritaient d'être Français ou de ne pas l'être. Ils n'ont pas considéré que les Musulmans soient dignes d'être les leurs."(Tadger, 2010, p.88)

Ou encore dans ce passage :

"Et voilà qu'un jour de la fin de cette anné1870...un décret du ministre de la justice Isaac Adolphe Crémieux proclamait qu'on attribuait la nationalité française aux citoyens du pays. [...] Quelles ne furent pas la surprise et l'humiliation de Adam lorsqu'il se fit rembarrier au motif que ce droit n'était réservé qu'aux populations juives. Allez oust ! Du balai les bougnoules ! Regardez vos gourbis ! Depuis ce jour, ce fut le début d'une fracture irréductible entre les deux communautés. Les juifs arboraient fièrement leurs nationalités bleues, blanc, rouge

et snobaient leurs ex-frères musulmans ravalés au statut d'indigène. Des échauffourées éclatèrent dans les souks, les bars et le hammam d'El Kseur."(Tadger, 2010, p.73)

Ou dans ce passage ou on parle de " cet apartheid à la française "(Tadger, 2010, p.74)

La relation entre les juifs et les musulmans, jadis, dans l'Algérie coloniale trouve une place de choix dans l'épisode qui raconte cette amitié et fraternité qui a lié Simon le jeune juif à Adam le jeune musulman :

"Ce Jacob avait un fils Simon, du même âge qu'Adam. Tout réunissait les deux enfants ; ils avaient les mêmes jeux, la même couleur de peau, parlaient la même langue, partager le même amour pour l'Algérie. Le Grand Il prétend qu'ils s'étaient tailladés le poignet pour échanger leur sang. C'est dire si c'était de la franche et belle fraternité. La seule différence tenait à leur religion. L'un était juif, l'autre était musulman." (Tadger, 2010, p.71)

4. la symbolique des noms des personnages et du patrimoine généalogique :

Tadger s'interroge sur le métissage et l'interculturel chez un sujet métis qui est le protagoniste Mohamed et sur son degré d'appropriation des héritages mixtes, et cela apparait dans le discours sur le croisement de l'histoire qui opère dans le roman et qui permet de démystifier les essentialistes raciaux et culturels, cette stratégie narrative et discursive ne pourrait être expliquée que par la volonté de dépasser le système d'opposition binaire qui a dépeint l'histoire commune et douloureuse qui a réuni la France et l'Algérie.

Il admet d'emblée que l'histoire étant arbitraire, injustifiée, inéquitable, tyrannique, et immorale, c'est pourquoi son discours intercède et milite pour que les tares, les travers et les stigmates soient avérés, réparés et réformés, car "le discours n'est pas seulement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais aussi ce par

quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer". (Foucault, 1971, p.12)

Il remonte dans le temps dans une fiction romanesque qui propose une réflexion sur l'histoire contemporaine de son pays d'origine et sur le devenir et l'avenir de ses descendants dans son pays de naissance, d'accueil et de formation ; Il cherche alors à interroger notre conscience individuelle et collective sur le sort qui attend les jeunes générations métisses si on continue à tourner le dos à une diversité culturelle imposée par la force de l'histoire et des choses.

Il impose des arrêts à cette course vers l'avant déployée par les idéologies les plus réductionnistes et les plus cloisonnées pour modifier les frontières du possible et du pensable, et cela par une forme d'imagination inédite qui peint sept générations qui s'étalent quasiment sur deux siècles et qui fait de son crédo la transmission du métissage raciale par droit illicite et proscrit d'héritage. Il ressent alors ce besoin d'imagination, qui devient pour lui une nécessité personnelle et un devoir communautaire et pour son protagoniste une thérapie parce qu'il éprouve un désir de faire connaître l'hybridité raciale, l'altérité et la diversité culturelle qui animent les deux rives de la méditerranée. Dans ce contexte nous confirmons l'idée qui voit que :

" Loin qu'il faille se demander si la culture est ou non fonction de la race, nous découvrons que la race- ou ce que l'on entend généralement par ce terme –est une fonction parmi d'autre de la culture." (Le Bris et Rouaud, 2010, p.18)

Et comme la race est un fondement parmi tant d'autres de la culture, la littérature et ses formes représentent, à leur tour, un pilier constitutif de la culture, son aspect imaginaire conceptualise une certaine vision du monde et tisse des liens avec les humains quel que soit leur degré de discorde et d'adversité. Comme le confirme Azar Falisi :

"Les histoires ne sont que des fuites dans le rêve ou instruments de pouvoir et contrôle

politique. Elles nous relient à notre passé, elles nous fournissent une vision critique du présent et nous permettent de ne peut concevoir nos vies uniquement comme elles sont, mais comme elles devraient être ou pourrait devenir. La connaissance imaginaire n'est pas une chose que l'on possède un jour pour la rejeter le lendemain. Elle est une façon de percevoir le monde et de s'y relier."(Falisi ,2016,p.19)

Que l'écriture de Tadjer exhume les origines ethnoculturelles des jeunes français d'origine algériennes, est une preuve de la souscription de l'auteur en faveur de la cause interculturelle même s'il a prévalu à la fin de l'histoire le retour à la terre natale, la terre des origines sans toutefois renoncer à ses acquis culturels et ses obtentions du pays d'accueil. Le métissage et l'interculturel représentent le panorama qui cultive la synopsis de la fiction.

C'est ainsi que l'auteur a opté pour l'exhumation du passé et des origines des ancêtres pour nous dresser l'identité dans le cercle de l'interculturel et du métissage. Sa stratégie discursive qui alimente le scénario du roman n'est qu'une astuce qui déjoue et inhibe le discours réductionniste qui cloisonne l'identité dans une perspective unique et unilatéral. Dans ce sens François Laplantine voit que l'identité " réactualise toujours, en le ritualisant, un fondement incontestable. Elle est un processus de réactivation des origines."(Laplantine, 1999, p.41)

A travers les contes et les légendes de Mohamed et la fictionnalisation d'une histoire commune, Tadjer construit son récit sur un métissage ethnique qui a marqué une généalogie de sept générations, cela situe son écriture au carrefour des cultures et au confluent des races et des cultures, elle est un argument en faveur de la nécessité de comprendre le passé et les origines si l'on veut être à jour avec le temps émouvant et l'on s'accroche au train de la modernité.

Le dialogue interculturel doit passer par la notion de l'altérité, du partage, de tolérance, d'échange et d'ouverture des cultures, et c'est

pourquoi le lieu dans lequel l'histoire légendaire se décrypte en grande partie de l'Algérie natale de Tadjer qui remonte au personnage historique Dey Hussein jusqu'au personnage Mohamed aux années 2000. La diégèse du roman se déploie dans un espace fabuleux qui raconte l'enracinement de Mohamed et de son auteur dans la terre et dans les origines hybrides.

L'écriture se situe entre deux races voire deux cultures, les mésaventures, les tribulations et les itinéraires de tous les personnages métis (adultérins), génération par génération, et du coup, la question de l'identité pure, stable, univoque et immobile se voit pensée à la croisée du Même et de l'Autre, du colonisateur et du colonisé, du Nord et du Sud. L'identité dans l'espace franco-algérien s'expose dans un rapport de télescopage entre le Même et l'Autre. Il s'agit d'un brassage, d'un cocktail, d'une hétérogénéité qui labourent pour arracher une reconnaissance, une légitimation et pourquoi pas une bénédiction.

Du moment que Tadjer inscrit son roman dans un métissage héréditaire, il expose ainsi le discours interculturel et métis qui doit régner sur les deux sols aussi bien français qu'algérien. A l'instar de ses concitoyens métis, il vise à nouer des liens entre le passé, le présent et l'avenir, et ce par une manœuvre interculturelle qui atteste les convergences et légitime et concède les discordances et les dispersions.

L'arbre généalogique instauré par le biais de la narration et qui justifie la chaîne familiale de Myriam, l'intrigue dans les contes et légendes racontés par Mohamed fait que l'itinéraire de chaque personnage dépend de son ascendant et influe sur celui de son descendant, et c'est pour cette raison que la connaissance du patrimoine génétique participe en grande partie dans l'élaboration de l'identité personnelle de l'être.

Les contes et légendes racontés par Mohamed est le lieu par excellence d'une rencontre avec l'Autre différent avec toutes

ses formes : raciales, confessionnelles, linguistiques, sociales, et historique. Tadjer exploite une texture colorée et teintée de personnages en termes d'origine, de race, de langue, de statut social et de religion. A chaque épisode de la légende généalogique racontée, se dresse un système d'opposition binaire nourri par les traditions, les coutumes et les stéréotypes, mais contrarié et trahi par la passion de l'amour qui ne connaît pas de bornes.

L'auteur, produit d'une culture métisse, transmet sa double appartenance à son protagoniste Mohamed, l'un met à l'épreuve des fragments de sa vie, l'autre met en exergue l'arbre généalogique de sa fille adoptée, et de cette manière qu'il remonte aux sources du déséquilibre sociale enregistré en France et qui revient, selon la vision de Tadjer, à un fond familial qui s'étend à l'histoire et à la terre algérienne.

La possibilité de cohabitation et d'entente entre les personnes appartenant à des communautés et des cultures différentes dans des relations d'amitié, de fraternité et de mariage. Entre le fictif et le factuel intervient le génie de l'auteur qui expose sa philosophie de la transculturalité et cela par l'intégration des analepses explorées dans les contes et légendes transmis par Mohamed à sa fille et à ses jouets.

Il était une fois peut être pas est un chant sur l'amour de la patrie, au-delà de cette biographie de n'importe quel Mohamed français musulman vivant une crise d'intégration et de transmission des valeurs à sa progéniture. La stratégie narrative déployée par Tadjer décèle un récit oral contenu dans un autre récit cadre du roman.

La légende de la généalogie de Myriam met au service du lecteur une réflexion interculturelle comme une résolution à la crise identitaire dont souffre des générations métisses et qui ont du mal à décrocher une reconnaissance et une acceptation dans l'une comme dans l'autre des rives. Ce n'est qu'à

travers le puisement dans l'histoire des origines que Mohamed le protagoniste acquière cet apaisement et cet équilibre voire cette réconciliation avec sa fille Myriam, le gus Gaston comme avec son pays d'origine. La mémoire collective est, donc une partie prenante dans la construction et la reconnaissance de l'identité multiple et de la transculturalité.

Si on se réfère à l'onomastique, on constate que le choix des prénoms dans le roman n'est pas fortuit (Awa, Hussein, Claudine, Jean, Adam, Madeleine, Marion, Aziz, Simon, Jacob, Kamel, Louise, Barbara, Chems, Charles, Djamila, Shéhérazade, Gaston, Malik, Mohamed, Myriam...) entre prénoms arabes, français, juifs, musulmans, chrétiens, persans, nous retenons à titre d'exemple le prénom de Mohamed, le prénom le plus répandu dans le monde, nom du prophète de l'islam et du messager de Dieu, figure historique qui incarne la bienséance et la tolérance, ce nom donné au protagoniste Mohamed qui s'oppose à l'idée que sa fille ait une relation avec Gaston Leroux, le français de souche dans un premier temps et dans un deuxième lieu avec Malik l'apprenti imam. Néanmoins, il n'hésite pas à se lancer dans une aventure avec la psychiatre Rachel, la juive parisienne.

L'on ajoute le prénom de Myriam, appellation arabe de la mère de Jésus, prophète des chrétiens (Marie dans la culture occidentale), c'est le nom donné pour la fille adoptive de Mohamed le protagoniste, et qui est tenté par cet apprenti iman Malik, figure d'un islam intégriste, elle a voulu " aller au Pakistan voir les exégètes de l'islam." (Tadjer, 2010, p.221) au lieu de se résigner à un islam modéré expliqué par son père qui ne lui a appris que le basique religieux :

"Myriam avec un imam à me paraissait incongru, presque une mauvaise farce parce que je ne l'avais pas élevée dans le culte du Bon Dieu. Je l'avais instruite du SMIC religieux, pas plus : ne pas voler, ne pas tuer, ne pas mentir, pas trahir, respecter son

prochain. Du commun boniment, quoi."(Tadjer, 2010, p.66)

Myriam à la fin de l'histoire finit par accepter d'aller à Bejaïa accompagnée de son père et de son ami Gaston qui souffre depuis peu d'une cécité suite à un accident causé par les jeux d'artifices avec son père, l'aveuglement de Gaston peut être expliqué par le racisme français qui rejette la culture de l'Algérie. Mohamed symbole d'un islam modéré réussit à se réconcilier avec sa terre natale de plus qu'il réussit à ramener sa fille et son petit ami , dans une image qui nous transcrit le triomphe du dialogue, de l'échange, de l'acceptation de l'Autre bref de l'interculturel.

5. Conclusion :

Le retour de Myriam à la terre de ces aïeux et ses aïeules reproduit cet islam modéré béni par la France et son père Mohamed, elle est à la fois cette française et musulmane de naissance. Si le nom de Mohamed dans la tradition musulmane revêt l'ouverture de l'esprit, Myriam, quant à elle symbolise la pudeur dans toutes les confessions, son nom est toujours associé à la vertu de vierge et le Coran lui a consacré toute une sourate à ce nom pour bénir, célébrer, idéaliser son parcours. Le mieux serait que cette Myriam de France se contente d'un islam modéré loin de tout intégrisme, en reconnaissant ses origines et en se réconciliant avec la terre de ses ancêtres, tout en exhibant à cette politique aveugle de la France personnifié par la cécité de Gaston, ce qu'il y a de beau et de pittoresque en Algérie, et la pudeur de cette Myriam se chargera d'effacer les bavures du passé et de l'histoire et de légitimer ce qui a été prohibé depuis toujours : un amour enchanteur et pictural qui banni l'adversité et préserve et abrite la diversité qui mène vers cette interculturalité à l'ère de la modernité.

Tadjer confirme qu'il n'y a pas de raison pour que les hommes se cloisonnent et s'obstinent dans le racisme et le rejet de l'Autre car la naissance, la couleur de la peau,

la langue, la confession, le statut social, et l'ethnie ne sont que les produits du hasard, et que l'homme doté de la raison doit impérativement jouir, se servir et s'enrichir de cette diversité et cette variété, sinon il risque de sombrer - comme les siens et toute l'humanité- dans des conflits et des adversités dont il n'a plus besoin.

6. Bibliographie:

- Akli Tadjer, *Il était une fois peut être pas*, Alger, APIC éditions, 2010.

- Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

- Azar Falisi, *La république de l'imagination*, Marie-Hélène Dumas (trad), Paris, Latès, 2016.

- François Laplantine et Alexis Nouss, *Le métissage*, Flamamarion, 1997.

- François Laplantine, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pompier, 1999.

- Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

- Michel Le Bris et Jean Rouaud (Sous la direct), *Je est un autre, pour une identité-monde*, Gallimard, 2010.

- Claude Lévis Strauss, le 22 Mars 1971, *Races et culture*, conférence prononcée à l'initiative de l'UNESCO à Paris.

